

Pol Peeters

## Un événement poétique : poésies complètes de Guido Gezelle.

Quand écoute l'âme  
prend parole tout ce qui vit  
le plus imperceptible murmure  
aussi manifeste un sens,  
entre elles les feuilles des arbres  
conversent dans le vent,  
les ondes dans les fleuves  
bavardent allègrement,  
vent et pré et nuages  
disent et retraduisent  
le Verbe enfoui si doux...  
quand écoute l'âme !

Als de ziele luistert  
spreekt het al een taal dat leeft  
't lijzigste gefluister  
ook een taal en teken heeft :  
blären van de boomen  
kouten met malkaar gezwind,  
baren in de stroomen  
klappen luide en welgezind,  
wind en wee en wolken,  
wegelen van Gods heiligen voet,  
talen en vertolken  
't diep gedoken woord zoo zoet...  
Als de ziele luistert !

Dans ce court poème de 1859, moment poétique comparable aux moments musicaux de tel compositeur romantique contemporain, Guido Gezelle tente de répondre à l'appel qui lui vient de la nature, car celle-ci ne se fera entendre, dans les deux sens du mot, et ce qui sourd dans l'âme ne prendra forme que si le poète lui donne voix et rythme. Mais autant que l'origine des choses naturelles restera toujours pour nous un insondable mystère, autant la poésie résistera à toute tentative d'en expliquer la raison, c'est ce que dit un autre « moment poétique » de Gezelle. Nous voici donc en quelques vers, aussi inspirés qu'inspirants, car Gezelle vise dans ces textes à éveiller l'âme de son lecteur et l'inciter à l'écoute et à la prière, nous voici en possession de quelques aspects essentiels de la poétique de ce poète flamand du siècle dernier dont on commémore cette année le centenaire de la mort. Gezelle est né en 1830, un an avant la séparation définitive entre la Hollande et la Belgique. Tout au long du 19<sup>e</sup> siècle les Flamands seront forcés de retrouver et renforcer leur identité dans cet amalgame franco-néerlandais que sera désormais la Belgique. En toute priorité il fallait descendre et illustrer la langue flamande et Gezelle avait bien compris qu'une telle entreprise ne peut se faire que poétiquement.

En cette année du centenaire, la maison d'édition Lannoo a eu l'excellente idée de publier une édition complète de sa poésie, quelque 2 000 poèmes, en un seul volume de près de 2 000 pages sur papier fin dans lequel est reprise la grande édition en 8 volumes de 1980-1991. Et, mirabile dictu, le livre est très vite devenu un succès de vente incontestable, succès qui a de quoi étonner, tout d'abord parce que Gezelle a composé ses

poèmes dans son dialecte ouest-flamand, ensuite parce qu'il était un poète religieux, prêtre dont le désir de la présence de Dieu a inspiré ses poèmes les plus forts et les plus séminaux, étonnant enfin sur un plan plus général encore en ce temps de détresse où plus d'un s'interroge avec inquiétude à propos de la survie de la poésie, une réalité insaisissable que Gezelle déjà savait menacée et qu'il associait à tous ces êtres ailés fragiles que sont le papillon (image de l'âme chez Platon, on s'en souvient), la mouchette qu'on écrase dans sa paume dès qu'on tente de la capter, à ce qui est le plus éphémère comme la gouttelette qui dans sa chute se transforme en un arc-en-ciel fugitif et minuscule qui s'en tombe s'écraser et se dissoudre dans la boue. Il faut tenter de comprendre les raisons de ce succès qui ne provient pas de quelque coup gigantesque de promotion de vente : c'est dans la tonalité même de ces poèmes que résident sans aucun doute leur force de persuasion et leur charme au sens fort du mot. Pour lancer le premier coup de sonde, à partir du poème cité, disons que cette poésie parle encore à l'âme, à notre âme.

Mais en fait, il vaudrait mieux, à la place du verbe « parler » recourir au verbe « chanter » : la musicalité de ces poèmes, leur tonalité indissociable du sens qu'ils manifestent, constituent un langage en quelque sorte au-delà de la langue qui sert de véhicule à l'information et à la communication. Cette tonalité verbale est tellement forte que le lecteur moderne, le lecteur de cette fin du 20<sup>e</sup> siècle, ne se rend pas compte que bon nombre des termes employés par Gezelle seraient, selon les linguistes patentés, des archaïsmes ou des néologismes faisant partie de l'idiolecte du poète, voire, ce qui est plus grave encore aux yeux des partisans de cette langue partiellement artificielle, pour les Flamands du moins, qu'on appelle le « néerlandais cultivé », des dialectismes honnis. C'est dire en fait que le sens des vers ne se comprend pas seulement grâce à l'emplacement correct des syntagmes dans les propositions, mais avant tout dans leur rythme et dans leur mélodie. Mais il faut le souligner tout de suite, notre poète était linguiste lui-même et philologue (il a écrit également des poèmes en français, allemand, anglais et italien et fait bon nombre de traductions du grec et du latin) et son savoir considérable lui a permis de baser sa pratique du parler de sa région natale sur des considérations historiques et scientifiques solides. Dans son introduction au premier recueil publié en 1858, il attire l'attention de ses lecteurs sur le fait que, quand au 12<sup>e</sup> siècle on s'est mis à écrire le bas-allemand, ce n'est pas aux parlers de la Flandre orientale, du Brabant ou de la Hollande que l'on a fait appel pour établir les normes de la langue écrite, mais bien au dialecte ouest-flamand, plus doux que les autres et plus souple, plus fort aussi du fait que la région de Bruges était politiquement et commercialement florissante, et partant, comme le poète l'ajoute malicieusement, plus cultivée. Gezelle est un virtuose de la langue, de sa langue qu'il s'est créée à force d'exercices poétiques (c'est d'ailleurs là le titre de son premier recueil). Voilà une des raisons pourquoi les poètes expérimentateurs et logolâtres de notre siècle ont cru découvrir en lui un prestigieux prédécesseur, or Gezelle n'expérimentait pas pour la cause expérimentale ou pour laisser flotter les signifiants, il s'exerçait pour élargir les capacités d'accueil et d'expression de sa langue et la rendre apte à capter en mots la mystérieuse présence du sacré. Dans le processus il se fait qu'il a prodigieusement enrichi la langue flamande tout court. C'est dans ce contexte et par rapport à cette volonté créatrice que nous pouvons mettre le doigt sur une des raisons profondes de son succès et de la résonance qu'a eue sa poésie. Gezelle ne pratiquait pas sa langue dans l'isolement de son cabinet de travail, à coups de dictionnaires et de lectures, mais il était constamment à l'écoute des phrases (dans le sens de série de mots et de mélodie) qui se présentaient à son attention à tout moment de la journée (ces

séquences étaient indissolublement liées à l'atmosphère du moment) et venaient souvent interrompre irrésistiblement le cours normal de sa pensée. En plus, comme professeur au petit séminaire, il encouragea ses élèves à en faire autant, ce qui fait que ses propres exercices n'étaient pas uniquement poétiques mais didactiques : l'attention à autrui y était présente comme facteur d'inspiration. La création de néologismes autant que le repêchage d'archaïsmes constituait une sorte de propédeutique, mais une propédeutique orale, pratiquée dans des conditions d'oralité. Et effectivement, ce que les érudits considéraient être des archaïsmes en fait n'avaient jamais cessé de vivre dans la langue, dans ce dialecte ouest-flamand, dans ce « vulgaire » si l'on veut et pouvaient sans encombre être compris par tout un chacun ; en plus, ces termes et expressions sauvés avaient leur justification poétique en ce qu'ils étaient retenus pour leur tonalité. C'est ainsi que les vers de Gezelle ne sont pas « écrits » mais « chantés », voix et rythme faisant intégrale part de leur sens.

En plus de cette valeur pédagogique des exercices, il faut leur accorder une valeur spirituelle. Le court poème cité au début l'aura fait comprendre clairement, cette musique qui sourd du silence n'est perceptible que de l'âme qui y porte son attention, n'est audible que pour l'homme qui se recueille. Ainsi le poète n'est pas seulement trouveur (Gezelle se sert du terme « vinder », substantif d'agent dérivé du verbe « vinden » (trouver) et qui présente le sens complexe qu'on rencontre dans les termes français de « trouver » et « troubadour »), il n'est pas seulement trouveur de mots, mais éveilleur d'âmes. Gezelle l'a affirmé fortement et sans relâche : l'âme s'éveille dans le silence, dans le recueillement du silence intérieur qui sera l'espace où s'engage entre l'homme et la nature, entre l'homme et ce qu'il n'est pas mais à quoi il désire ardemment s'identifier, un échange qui est harmonie et musique. Cette musique verbale est la réponse à ce secret de l'origine des choses et de leur mystérieuse présence et permanence. Une fois installé dans cette présence de l'être, le poète sera capable du chant, les poèmes naîtront en lui comme poussent les fleurs et les fruits sur les plantes. Composer des poèmes, dès lors, c'est participer à la Vie et la poésie sera essentiellement liturgie, elle adhèrera aux cycles naturels de la journée et des saisons autant qu'aux moments forts et décisifs de l'existence humaine, la naissance, la communion et la consécration qui introduisent l'enfant dans le monde adulte, et la mort. Sans exception, les poèmes de Gezelle sont la réponse et sa réaction à un de ces moments importants dans la nature ou dans la vie de ses proches, de ses amis, de ses élèves, plus tard de ses paroissiens. Jamais Gezelle ne s'est retiré dans la tour d'ivoire pour y jouir avec amertume de l'insuccès et de l'incompréhension dont il était souvent victime. Ses poèmes veulent consoler et encourager les autres, célébrer et féliciter, et quand il se lamente sur l'absence, quand il se sent fatigué ou découragé, c'est cette même poésie improbable et fragile qui fonctionne comme une espèce de magie guérissante et régénératrice. À relire ces poèmes on sera moins étonné de leur résonance : Gezelle est un poète oral, on entend sa voix qui s'adresse toujours à ce qui est le plus intime en nous, et, comme entendre une parole c'est participer à son articulation et à son rythme, nous en sommes profondément affectés, au-delà de toute signification analytique qu'on puisse lui assigner. Voilà la leçon de ce prêtre-professeur-poète qui s'adresse à tous ceux qui comme lui sont attirés par le silence d'où sourd la voix de l'origine : cette voix ne s'adresse pas à nous personnellement, mais nous appelle et nous cherche pour s'adresser à travers nous aux autres qui ne l'auront pas encore entendue. Tout aussi déprimé que puisse être le poète, quand il s'adresse par ce chant à nous ses lecteurs lointains, il a des accents consolateurs ; il peut lui-même se

trouver enfermé dans les ténèbres, son chant nous illuminera et par ce chant il sera capable de nous donner ce qu'il ne possède pas lui-même. Une telle efficacité, pourquoi ne pas l'admettre, est l'apanage des saints : pour Gezelle la vocation de poète n'est pas dissemblable de celle du saint. Cette dernière idée n'est pas si extraordinaire qu'il y paraît, il suffit de renvoyer à un des chantres de l'extrême contemporain, Jude Stéfan ; dans son essai sur la satire, il admet la sainteté comme un état exceptionnel de l'homme qui par miracle parvient à vraiment aimer autrui. Il me semble que cette vocation, le mot le suggère d'ailleurs de lui-même, a trouvé une voix dans la poésie de Gezelle et c'est elle qui se trouve à l'origine de l'extraordinaire résonance qu'elle a encore maintenant.

Il est évident qu'une poésie comme celle de Gezelle résistera à toute tentative de la traduire en une autre langue du fait même de l'originalité foncière de toute langue dans sa structure profonde, qui ne détermine pas seulement la syntaxe mais également le rythme et partant la prosodie. Je voudrais quand même tenter de donner au lecteur français une idée, ou mieux, une image de ce qu'est le poème qui a servi de point de départ à cette brève présentation de la poésie de Gezelle.

Le poème commence par la conjonction *als* qui peut introduire une phrase hypothétique ou temporelle, ici il n'est pas sûr d'emblée quelle est sa valeur et le plus spontanément on lui donnera le sens temporel « quand », le poème disant ce qui arrive quand l'âme est à l'écoute. Le deuxième vers donnerait en traduction strictement littérale « parle-t-il tout une langue ce qui vit ». Le verbe est donc à l'impersonnel, le fait de parler étant celui d'un horizon, une action ou un procès comparable à celui de la pluie comme dans l'impersonnel « il pleut ». Dans notre poème cet horizon est tout de suite identifié à la vie, à tout ce qui vit, mais le sujet grammatical *al* (tout), antécédent du pronom *dat* (ce qui), se trouve séparé de son prédicat *leeft* (vit) de sorte que le vers commence et termine par deux verbes qui sont l'écho sonore l'un de l'autre enchâssant les deux nominaux *al* (tout) et *taal* (langage), échos eux aussi l'un de l'autre et situés en quelque sorte à l'intérieur de l'horizon des deux procès de « dire » et « vivre » : le dire et le vivre sont l'horizon à l'intérieur duquel surgit tout ce qui a langue. *Een* peut être article ou pronom, (une) ou (une seule), mais sa position accentuée dans le vers et l'identité sonore avec les deux extrêmes du vers, en font un pronom, tout parle une seule langue et les deux pronoms se trouvent ainsi en une position d'image renversée par rapport aux verbes qui en expriment le procès, *al* (tout) correspondant à *leeft* (vit) et *een* (une seule) à *spreekt* (dit). La structure du vers manifeste ainsi la relation d'inversion entre le cercle et son point central unique, relation reflétée à son tour dans l'image sonore du vers, qui fait donc ce qu'il dit. Le deuxième vers contient un terme plutôt inhabituel *lyzig* (faible, presque inaudible) mais le contexte assure une compréhension immédiate ; le centre du vers est occupé par deux syllabes atones contenant la demi-voyelle *e* (*ste* et *ge*) évoquant le murmure imperceptible. L'inversion dans le vers suivant (aussi une langue et signe possède) est tout à fait normale dans ce genre de proposition mais c'est l'allitération en *t* qui décide du sens du terme « *taal* » (langue) qui dans sa coordination avec le mot *teken* (signe) ne signifie plus « parole » mais « langue ». Venu à cet endroit le lecteur français pensera irrésistiblement à la première strophe du sonnet « Correspondances » de Baudelaire mais, il faut le remarquer, alors que Baudelaire parle dans un ton solennel voire péremptoire, Gezelle, lui, a recours aux mots les plus simples, la tonalité de son poème est naturelle et simple. Les deux points à la fin du vers marquent le passage du niveau de l'affirmation générale et abstraite à celui des exemples concrets : les feuilles des arbres causent entre elles et une fois de plus on

remarquera la musique subtile réalisée par le préfixe *al* à la place de *e* qui reprend les « *als* », « *al* » et « *taal* » des vers précédents ; le poème se resserre ainsi sur lui-même, se densifie dans le vers suivant où « *bâren in de stroomen* » est une copie sonore exacte de « *blaren van de bomen* » ; « *klappen* » (bavarder) est une variation sémantique de « *kouten* (causer) qui tous les deux désignent le parler détendu et joyeux de la conversation amicale alors que l’adverbe *welgezind* (de bonne humeur et volonté) avec la consonne *w* à l’initiale prépare le mouvement d’expansion du vers suivant dont la tonalité est déterminée par une série coordonnée de substantifs commençant par cette demi-consonne expansive *w* correspondant au souffle et partant à l’espace où le vent et le pré et les nues font passer le poème du monde sensible au spirituel dans les éléments les plus inconsistants du réel, éléments par où passe *wegelen* (voies) Dieu. Tous les aspects de la parole figurent donc dans le poème pour aboutir au Verbe divin qui en est l’assomption. Le vers 12 est remarquable en ce que sa tonalité est déterminée par le passage des allitérations dures des dentales sonores vers les sifflantes sonores plus douces de *zoo zoet* (si doux). Le dernier vers enfin transforme la subordonnée temporelle en conditionnelle. Une des caractéristiques les plus frappantes sans doute c’est le principe de la rime allitérante (un vers est basé sur une série d’allitérations consonantiques plutôt que sur le nombre des syllabes ou des accents comme dans la poésie germanique ancienne). Les vers constituent ainsi des barres parallèles ou encore des espèces de rails sur lesquels progresse le sens : une pensée pour se prendre doit être arrimée dans la rime allitérative, et c’est ces séquences tonales qui obsèdent le poète ignorant du lieu d’où elles surgissent en lui. Ce secret, le poète le vit comme un désir de participer à un autre monde, celui de l’origine perdue et sacrée auquel il a fugitivement accès dans la musique verbale. Celle-ci est l’espace-temps dans lequel il participe vraiment au monde, l’espace des moments où, comme il dit d’une façon frappante, où il « aime se voir les choses ». Alors cela *hemelt* (cielle) en lui, cela *honight* (mielle) en lui, il fait un avec la nature et c’est de ces moments que chante sa poésie.